



L'Hermine



Bulletin du Prieuré Saint-Louis

« Potius mori quam foedari »

Le District de France de la FSSPX souffle ses 40 bougies

Cet anniversaire, qui a été célébré aux journées de la Tradition à Port-Marly, mérite qu'on s'y attarde afin d'en faire un bilan. Si l'on veut synthétiser de manière lapidaire cette période, il suffit d'opposer cette commémoration à une autre, les 30 ans du scandale d'Assise. La FSSPX est née dans une situation de confrontation pour faire face à une crise profonde, mais elle n'existe pas pour cette confrontation, en ce sens qu'elle ne se résume pas à dire non. Si les évêques, les prêtres et les fidèles opposent un refus catégorique sur les principes, c'est ensuite pour proposer la Vérité de l'Église et pour construire sur le terrain sans s'enfermer dans une bulle. La fameuse ligne de crête est toujours d'actualité et la crête n'a pas bougé d'un pouce, cependant suivre cette ligne permet également de trouver les moyens de reconstruire une chrétienté alors que tout sombre dans le chaos.

Le district de France est né en 1976, année de la fameuse messe de Lille du 29 août 1976 qui a été un événement médiatique mondial et qui a donné le ton. Un évêque a osé défier la modernité en déclarant qu'il refusait cette nouvelle messe qu'il n'a pas hésité à qualifier de « rite bâtard », en conservant la messe en usage jusqu'alors et en refusant les nouveautés de la foi. Mgr Lefebvre a également proposé à Lille les treize premiers prêtres ordonnés au séminaire d'Écône, en vue de donner aux différents pays les pasteurs qu'ils réclamaient. Un refus assumé de la crise dans l'Église accompagné d'une volonté farouche de reconstruire, telle est la double face de l'épopée du District de France.

Défi

À la messe de Lille, Mgr Lefebvre a pourtant dit au début de l'homélie : « Cette manifestation n'est pas un défi. Cette manifestation, c'est vous qui l'avez

désirée, chers fidèles, chers frères, qui êtes venus de loin. Pourquoi ? Pour manifester votre foi catholique. » L'évêque soulignait simplement qu'il n'avait pas prévu de faire de cette messe une sorte de manifestation revendicative du type syndicaliste, mais l'occasion de l'affluence des médias a permis une démonstration que la foi de toujours n'était pas morte et entendait se répandre. La Fraternité ne faisait que répondre à la demande des fidèles et son enseignement sera sans concession avec les erreurs modernes, refusant le coup de maître de Satan, à savoir détruire l'Église par voie d'obéissance, refusant l'union adultère de l'Église et de la Révolution, refusant de dialoguer avec l'erreur, refusant le libéralisme et prêchant le Christ Roi. Il serait bon que les jeunes générations puissent connaître la teneur exacte de ce sermon historique et en voir la portée doctrinale.



Si cette messe de 1976 ne fut pas voulue comme un défi, elle fut vécue comme tel à Rome, car n'oublions pas que Mgr était *suspens a divinis* c'est-à-dire interdit de sacrements, depuis les premières ordinations d'Écône. Et toute la suite de l'histoire du district de France semble par contre se révéler un défi progressif, celui de la relève de tous les vieux prêtres qui résistaient ça et là et qui commençaient à fatiguer, celui de la prédication continue de la doctrine opposée aux erreurs conciliaires. Ces années furent en fait un défi continu aux évêques de France qui voulaient s'enfoncer dans l'esprit du Concile, et qui

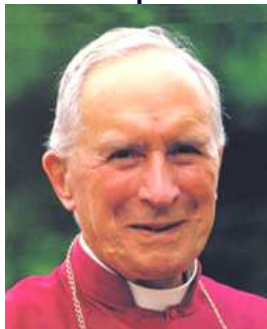
Sommaire

Éditorial (Abbé France)	1
L'importance des premières années (Abbé Boissonnet)	2
La force de la ferveur (Abbé Buchet)	4
L'éducation de François et Jacinthe (Abbé Labouche)	6

faisaient tout pour tuer dans l'œuf ce mouvement de tradition en renaissance. 1988 fut un nouveau défi par les sacres, non que ce soit une provocation à l'égard de Rome, mais la réponse de l'ancien missionnaire pour permettre la pérennité de son œuvre en assurant la continuation des ordinations sacerdotales. Une nouvelle censure ecclésiastique injuste vint le frapper, qui n'empêcha pas l'expansion de la congrégation qu'il avait fondée. Le district de France est ainsi passé de 55 à actuellement plus de 170 prêtres.

Édification

Ainsi, Si le District de France, dans la suite de Mgr Lefebvre, parlait haut et fort pour faire entendre un dogme catholique non frelaté, il ne passait pas son temps à critiquer les autres. Il construisait, il édifiait, il sanctifiait. C'est en effet une floraison de chapelles, de prieurés, tous construits dans des situations difficiles, qui caractérise ces années. Tisser la toile des lieux de culte afin de proposer un accès aux sacrements ne fut pas une mince affaire et les difficultés s'accrurent lorsqu'il fallut mettre en place des écoles primaires, mais aussi secondaires. Loin de vouloir s'enfermer dans un bunker en attendant la fin du monde, le pragmatisme du district fut toujours porté par le zèle apostolique, par l'esprit conquérant de l'Église qui désire toucher le maximum d'âmes afin de leur offrir la richesse de la foi et la joie du salut. Ce



n'est pas seulement l'œuvre des prêtres mais bien cette collaboration du sacerdoce et des fidèles qui ont fait tant de sacrifices qui ont permis un tel résultat, au milieu d'un monde en pleine déliquescence.

La région nantaise connaît actuellement cette multiplication et cette consolidation des œuvres, par la concrétisation progressive de l'épanouissement des écoles et des lieux de messe. Nous construisons, et nous avons l'avenir devant nous dans la mesure où nous sommes fidèle à notre passé. Et si les bâtiments s'élèvent, c'est toujours notre âme qui doit la première être édifiée. Notre loyauté à conserver la foi sans concession, à ne pas divaguer d'une messe à l'autre, à ne pas être séduit par des facilités tentantes, à ne pas se laisser entraîner par la tiédeur ou la routine, doit rester pour nous un défi qui permette l'enracinement de la grâce dans nos familles. L'avenir est donc à nous, c'est pourquoi l'Hermine propose un dossier sur l'éducation visant spécialement la petite enfance. De même que pour les adultes la fidélité aux principes permet le bon accomplissement des actes dans la durée, de même pour les petites têtes blondes, leur donner les bonnes habitudes dès le début est une nécessité pour assurer le développement harmonieux de leur personnalité sous le regard de Dieu.

Abbé Bruno France †

Éducation chrétienne, L'importance des toutes premières années...

S'il est vrai qu'à tout âge un homme peut être amené à se convertir, à changer de vie, à revenir à Dieu et qu'il n'y a jamais lieu de désespérer du salut d'une âme, il n'en demeure pas moins qu'une éducation chrétienne soignée dès l'origine, établit dans l'homme avec une solidité et une profondeur incomparables, le sens de Dieu et le désir d'aller à Lui. Les prêtres constatent cela bien souvent chez les personnes âgées visitées. Même si pendant des années la pratique religieuse a pu être négligée et même oubliée, les souvenirs d'une pieuse éducation reçue jadis dans leur enfance viennent tout naturellement ouvrir la porte au prêtre et aux sacrements de l'Église.



Le fruit de l'éducation chrétienne, écrit le Pape Pie XI, c'est l'homme surnaturel. Former un homme est une bien grande tâche, éduquer un chrétien est une œuvre plus belle et plus sublime encore ! Cela nous dépasse tellement, car c'est une œuvre divine. Nous ne saurions en cette matière, en dépit de toute l'expérience et le savoir-faire, n'être qu'un instrument, un intermédiaire

et un coopérateur de l'Œuvre sanctificatrice du Saint-Esprit. Il importe donc en premier lieu pour tout éducateur désireux de produire de beaux fruits, de travailler d'abord à sa propre sanctification, pour transmettre ensuite en instrument conscient et surnaturellement docile, ce trésor de la vie d'union à Dieu qui fait toute la beauté d'une vie chrétienne authentique. Pour former dans nos enfants l'homme surnaturel, il faut être soi-même surnaturel, vivant de la grâce, guidé par la foi. Les vérités de la foi doivent être vécues très concrètement dans notre quotidien pour que l'enfant, témoin de notre piété, puisse ensuite la faire sienne par la force de l'exemple et le rayonnement inhérent à toute sanctification : une âme unie à Dieu élève toutes celles qui l'entourent.

Cette éducation chrétienne s'initie dès l'origine, dès que l'enfant est conçu et qu'il arrive à l'existence. La maman qui porte un enfant en son sein ne doit jamais oublier qu'elle abrite en elle une deuxième âme, celle de son enfant, qui va, en raison des liens maternels, se mouler sur la sienne. Le petit être uni si intimement à sa mère participe, d'une certaine manière, in utero, aux actes de piété et de vertu, aux communions même de sa

maman. Plus la vie surnaturelle de la maman est intense, plus l'enfant en tire profit, c'est sûr ! N'oublions pas non plus que le petit enfant dans le sein de sa mère a déjà assez vite la perception sonore. La récitation du chapelet, par exemple, peut déjà ainsi, inconsciemment et sans effort, lui devenir familière pour plus tard...

Dans les toutes premières années de sa vie, l'enfant encore inconscient perçoit par tous ses sens en éveil les choses qui l'entourent. Cela s'enregistre en lui automatiquement, sans effort et constitue la base et les références sur lesquelles se fondera toute la suite de son existence. On ne mesure pas la capacité qu'ont les tout-petits à apprendre sans effort, selon ce qui se passe autour d'eux, et combien cela reste profondément gravé pour la vie. Les spécialistes nomment la période de zéro à sept ans, l'âge de l'esprit absorbant : l'âge d'or de l'intellect, où l'enfant absorbe tout, comme une éponge absorbe l'eau. « *L'homme se construit surtout avant ses sept ans en jouant inconsciemment ce dont il est témoin* ». D'où l'importance de

bien faire attention à ce que peut voir et entendre un petit enfant. Il voit vivre, il entend parler ses parents, ses frères et sœurs, et peu à peu son être se forme, ses capacités se développent par mimétisme. Plus l'environnement d'un petit enfant est riche de la vraie richesse, plus il en tire profit. Il ne s'agit pas non plus de se montrer en cela trop calculateur. Pour bien transmettre, il faut surtout être soi-même et se montrer tel quel, sans double jeu, sans feinte. D'où l'importance de rechercher la sainteté ! C'est au moment où l'on y pense le moins que l'enfant, discrètement présent, même sans comprendre, en profite le mieux, en absorbe le plus...



On observe cela pour l'acquisition du langage. La langue maternelle ne s'acquiert pas comme les autres langues que l'on apprend par la suite. Que fait-on pour apprendre à parler à un enfant ? Lui fait-on suivre des exercices interminables de prononciation ou apprendre des listes de vocabulaire et des règles de grammaire ? En réalité, on ne fait rien ou presque rien ; il vit tout simplement au milieu de personnes qui parlent. Et un beau jour, il parle lui aussi... Personne ne se souvient de la façon dont il a appris sa langue maternelle. On n'aura jamais fini d'admirer l'incroyable aisance du bébé qui apprend à parler sans le savoir ! Pour la prière, mutatis mutandis, c'est un peu pareil. Que faire pour apprendre à un enfant à prier ? Rien au départ, sinon qu'il voit et qu'il entend les autres prier autour de lui. Entre l'apprentissage de la parole et l'apprentissage de la foi, il y a analogie, c'est-à-dire une certaine ressemblance. L'un permet de comprendre l'autre : l'apprentissage de la prière (conversation avec Dieu) doit se faire en même temps que l'apprentissage de la conversation avec les hommes. Si l'enfant de quatre ans commence à savoir parler aux hommes, il doit normalement savoir aussi

parler à Dieu. Le sens de la parole est spontané chez nous parce que l'on a été dès les premiers jours de notre vie au milieu de personnes qui parlent. De même, le sens de Dieu est spontané chez l'enfant qui baigne depuis les premiers jours dans une atmosphère de prière régulière et authentique. Il y a aussi un parallèle entre le catéchisme et la grammaire : l'enfant de six ou sept ans qui entre au CP commence la grammaire d'une langue qu'il parle couramment depuis longtemps sans s'en apercevoir. De même, l'enfant qui entre au catéchisme devrait normalement apprendre la grammaire sacrée d'une Religion qu'il pratique depuis l'origine, parce qu'il a toujours vu prier ses parents.

« *Quand Saint Dominique Savio avait trois ans, raconte le Père Caillon, ses parents disaient le chapelet tous les soirs après le souper. Evidemment on couchait avant le petit. Quand on couche ainsi les enfants, ils n'aiment pas ça ; ils ont l'impression que l'on se débarrasse d'eux et qu'il se passe ensuite quelque chose d'intéressant. Un soir donc, quand il eut trois ans, Dominique se releva, et discrètement, vint se poster derrière papa et maman. Il répondit à une dizaine de chapelet, car il savait bien déjà son 'Je vous salue Marie', en italien évidemment. Au bout d'une dizaine, papa se pencha et commença à faire valoir toutes sortes d'arguments : il est tard, tu es encore petit, c'est trop long pour toi... L'enfant se cramponna et prétendit rester jusqu'à la fin. Ce qu'il fit sans faiblir... On dit qu'il faut faire faire leur prière aux enfants. Oui et non. Ce qu'il faut, c'est surtout que l'enfant voie prier ses parents dès qu'il ouvre les yeux. Un beau jour il imite sans que l'on ait besoin de le forcer. Le petit Dominique, on ne l'a pas forcé du tout, c'est lui qui s'est levé, qui a voulu venir et qui est resté jusqu'au bout. Il avait trois ans...* »

« *Heureux l'enfant qui a une sainte mère ! poursuit le Père Caillon. Quand une maman est vraiment sainte, elle n'en sait rien car elle a trop d'humilité. Le bébé non plus n'en sait rien, mais tout le monde en profite ! Toutefois, que les messieurs se rassurent. Quand on songe à un bébé, on évoque d'abord sa mère : ce sont les hommes qui font les lois, mais ce sont les femmes qui font les hommes. L'exemple du père est cependant tout aussi prépondérant dans la famille. Mon père avait été marqué par une très sainte mère. Je n'ai pas connu cette grand-mère là, mais tout le monde me l'a raconté. C'était plus qu'une bonne chrétienne, c'était une sainte. D'ailleurs ce que mon père avait reçu de sa mère était inconscient. Il n'en savait rien. C'est beaucoup plus profond. Donc, mon père se mettait à genoux au pied du lit et faisait la prière, tout simplement, avec un beau signe de croix, sans se douter de rien. J'avais quatre ans de plus que mon petit frère. Quand il avait un an, j'avais cinq ans, je me souviens donc de tout. Je verrai toute ma vie le bébé*

d'un an qui regardait papa faisant sa prière. Il avait un an, on ne lui demandait rien. Il avait vu, cela suffisait. Mes parents étaient très pauvres. La seule richesse, la seule noblesse que j'aie reçue de ma famille, c'est l'habitude de la prière et de l'union à Dieu. L'union à Dieu n'est pas le privilège de quelques spécialistes. Elle doit être le pain quotidien de tout homme !»

Quand la piété des parents est manifeste et authentique, elle se transmet naturellement ou plutôt surnaturellement par l'exemple et le rayonnement. Plus les vérités de la foi sont vécues concrètement et avec ferveur par les parents et toute la famille, plus l'âme de l'enfant sera ouverte, réceptive et solidement prédisposée à l'union à Dieu.

Pour terminer, je voudrais donner quelques axes pratiques de piété familiale propres à favoriser puissamment cette transmission, cette éducation surnaturelle. On ne saurait, je pense, trop insister tout d'abord sur l'importance que l'on accorde dans sa vie à la dévotion à la Très Sainte Eucharistie, le testament ineffable de Notre Seigneur. Notre sainteté dépend tellement de cette dévotion, puisque c'est le moyen par lequel Jésus se tient là, vivant, présent parmi nous et à toutes heures, pour nous sanctifier. Combien il est donc essentiel de transmettre cette piété eucharistique et pour cela de la vivre profondément soi-même ! Cultivons en nous ce respect de la chapelle, du sanctuaire, du tabernacle. Chaque fois que nous passons à proximité d'un lieu où Jésus-Hostie réside, allons le visiter quelques instants. Ne serait-ce qu'en allant chercher ses enfants à l'école. Une petite halte quotidienne à la

chapelle, ce n'est pas grand-chose, mais c'est immense surnaturellement. Si nous savions ! Lorsque nous assistons à la sainte Messe en famille, même si la surveillance des plus petits nous absorbe et nous distrait par devoir, que les enfants puissent sentir néanmoins la piété et la dévotion des parents. Cela se voit par l'attitude recueillie pendant l'office, mais aussi, ne serait-ce que par le soin que l'on met à bien s'habiller pour la messe du dimanche, c'est un exemple parmi d'autres. Tous les détails ne sont pas superflus lorsqu'il s'agit de manifester notre dévotion au Très Saint Sacrement.

Ensuite, à la maison, l'oratoire familial devant lequel, quotidiennement, tous les membres de la famille se réunissent au moins pour la prière du soir. Cet oratoire est un peu comme un tabernacle domestique, il correspond en général à la statue du Sacré-Cœur intronisée un jour solennellement par le prêtre. Que de grâces découlent de cette cérémonie familiale en présence du prêtre ! Marquons bien aussi en famille les Temps et les Fêtes liturgiques : l'Avent, le Carême, Noël, Pâques, le mois de Marie... Autant de moyens concrets de vivre soi-même et de communiquer cet esprit chrétien, cet amour du Bon Dieu.

Que la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ trouve en nos âmes un terrain réceptif et fertile, afin de pouvoir transmettre profondément à nos enfants cette vie surnaturelle qui fait de nous dès ici-bas les citoyens du ciel, les temples du Saint-Esprit !

Abbé Édouard Boissonnet †

La force de la ferveur À inculquer à nos enfants

Le moral

Le Maréchal Foch avait établi dans ses *Principes* que la victoire n'était pas une question d'équilibre matériel entre les armées, mais dépendait d'une force psychique qu'il appelait *le moral*. Le moral, c'est une volonté de domination, c'est un dynamisme d'élan vers le but, c'est une foi dans le succès. Et les événements ont confirmé sa thèse (mise à part l'aide de Dieu sur le terrain).

Nous pourrions donner de nombreuses applications de ce principe, qui régit au final toute la nature, mais surtout les êtres organiques, et qui les met dans une perpétuelle instabilité. Il sera pourtant bon d'évoquer celui qui nous regarde de plus près : n'est-ce pas en effet la même loi qui régit notre corps lui-même et sa santé ? La fièvre est bien le signe de cette lutte qui s'engage entre l'infection du microbe et l'instinct de survie du malade : le vouloir-vivre est la force morale qui va décider du combat. Le principe général est donc bien que, pour qu'un élément prédomine, il faut que sa vitalité l'emporte sur celle des autres éléments. Mais ce n'est évidemment pas notre sujet.

« Pour moi, vivre c'est le Christ » (Ph. 1, 23)

Face à une passion, seule une passion peut faire barrage et peser dans la balance. On peut lui opposer

des lois, car les lois sont une force pour la volonté mais une force bien faible pour contenir la passion (cf. l'épître aux Romains : les deux lois en moi). On peut tenter de la canaliser par une police exercée par l'autorité, ou même par une religion imposée sous forme de défense. Il faut bien le constater, tout cela est impuissant à refouler la tyrannie du sentiment... Alors pourquoi ne pas dresser une "idée-force" (*la Raison, le Respect de soi-même, l'Honneur, l'Energie, la Morale*) ? Non, là aussi il faut bien l'avouer : « *bientôt la passion transforme la raison même, ce juge intime, en avocat. Bientôt la raison fera l'apologie du plaisir... au nom de ces "idées-forces" ! Croyant opposer à la sensualité des forces ennemies, on lui aura fourni des complicités* ». C'est ainsi que s'exprime le Père François Charmot dans son ouvrage "L'amour humain, de l'enfance au mariage" (Editions Spes 1936, p.247). Quand la passion enfièvre le corps, l'esprit circonvenu ne pense à rien qu'à l'objet de la volupté : les chiffres sont oubliés, les conseils ne sont plus entendus. Cela est prouvé : il y a une sorte de nécessité d'accorder l'attention avec la passion.

Il en va de même de la volonté de protéger sa santé : la science moderne apprend à pratiquer le vice *avec hygiène*, le plaisir *sans danger*... Et ainsi de toute "idée" que l'on voudrait opposer à la passion. Il faut bien

s'y résoudre : seule une passion peut contrer une passion. D'où l'importance de développer une passion pour Dieu. C'est là que le Créateur triomphe. Qui n'est pas à Dieu est victime des sens. Plus ou moins sans doute, mais on peut conclure que le christianisme n'est pas une religion pour les faibles. On ne peut être chrétien à demi. Cela n'est pas nouveau : « *Le Royaume des Cieux souffre violence, et ce sont les violents qui l'emportent* ».

Nous sommes donc bien *condamnés* à aimer Dieu de TOUT notre cœur, de TOUTES nos forces et de TOUT notre esprit, ou à ne pas être chrétiens du tout (ou seulement de nom, ce qui revient au même). Oui, aimer, apprendre à aimer Dieu d'abord, et puis notre prochain, c'est la seule passion que le Créateur nous donne à opposer au torrent impétueux de la sensibilité : "*Pour moi, vivre, c'est le Christ !*"

« Pour être pur il faut être apôtre »

Le mot est du Père Charmot, c'est sa conclusion, après avoir énuméré tous les moyens possibles pour lutter contre la tyrannie de la passion (et en fait n'importe quelle passion, même si ici il l'applique à la passion la plus tyrannique) : « *Il n'est possible de rester chrétien dans le monde que par l'intensité de la charité. La charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu dans le prochain, le zèle actif, le dévouement, l'apostolat. Pour être pur il faut être apôtre.* » (op. cit. p.250). Nous partons perdants à tous les coups, si face à la tyrannie des passions nous n'alignons pas une passion prête à la dominer, c'est quasi mathématique...

Un seul moyen est vraiment efficace pour vaincre la crise des sens : mener une vie chrétienne fervente. Face à ce monde où s'exerce plus que jamais la tyrannie des passions, il nous faut donc développer chez nos enfants cette autre passion, cette *fièvre*, cette soif de Dieu. Car si ce n'est pas l'amour de Dieu qui domine toute notre vie et celle de nos enfants, ce sera l'amour de soi... et cela revient au final à les livrer à la tyrannie des passions.

Pour développer cette charité, il n'y a pas non plus une infinité de moyens : il faut l'exercer, développer chez nos enfants le zèle pour la gloire de Dieu, et pour le Salut des âmes. D'où la nécessité de l'avoir soi-même.

Le feu sacré

Au Temple de Jérusalem, une des fonctions principales des prêtres était d'entretenir "le feu sacré", mais ce "feu sacré" n'est que la figure d'un autre feu, spirituel celui-là, que les prêtres ont bien toujours pour mission de réveiller, attiser, nourrir : l'ardeur de la charité. Leur rôle est bien grand, car c'est chez les parents qu'ils doivent l'exercer, afin qu'eux à leur tour soient capables d'enflammer les âmes de leurs enfants. Et, nous l'avons dit, sans ce feu sacré, cette flamme que l'Esprit-Saint a allumée le jour de leur baptême, leurs âmes restent mortes à la vie de la grâce : comme un cadavre, elles sont prêtes à tomber en putréfaction.

D'où vient donc qu'on ait de plus en plus de mal à conserver la vertu des jeunes gens, sinon du fait que les cœurs refroidis de plus en plus par le monde n'arrivent plus à communiquer comme avant ce feu sacré ? Peu à

peu on s'habitue, emportés par l'esprit du monde comme par un torrent dévastateur, à ne plus lutter justement contre cet esprit du monde. On lutte certes contre le péché, et le péché grave, mais cela ne sert pas à grand-chose si on ne va pas lutter contre la cause de ces maux : l'esprit du monde, qui est à l'opposé de l'esprit de l'Evangile. Le Fils de Dieu nous a prévenus. En aval de tout cela il nous faut bien constater la baisse de la charité, de l'amour de la vérité, chez un grand nombre, comme le remarquait déjà saint Jean. Si nous nous apercevons que nous luttons moins contre le mal, que nous avons de plus en plus de mal à lui résister, c'est certainement, en plus de la force croissante de ses attaques, le signe que nous aimons avec moins de force la vérité et le bien. De plus, si Jésus est vraiment un ami, pourquoi y a-t-il tant de « fidèles » qui sont surtout fidèles à pinailler sur des « détails » à se demander sans fin si vraiment l'Église veut encore ça aujourd'hui... Quand on aime, est-ce qu'on n'est pas heureux de faire plaisir au Bien-aimé, et n'est-on pas plutôt prêt à en faire plus que pas assez ?

Il est donc urgent, pour nous, et pour les âmes que le Bon Dieu nous confie, que nous apprenions à ranimer sans cesse davantage la flamme à sa source.

Le réflexe

« *Dans tout ennui qui survenait saint François d'Assise courait aussitôt en faire part au Dieu du Tabernacle.* ».

Voilà le réflexe que nous devons avoir, afin de le donner à nos

enfants : c'est le seul moyen de les aider à lutter contre toutes leurs passions. En réalité, si cela est dit ici de saint François, c'est le réflexe qui fait la sainteté, pourrions-nous dire, aussi vrai que la sainteté n'est rien d'autre que l'amitié avec Dieu, et que le premier signe de cet amitié, c'est la confiance que nous faisons à notre ami. Ici, c'est Dieu, alors ma confiance ne peut être que totale. Là encore, n'est-ce pas mathématique ?

Et c'est à cela que sont sensibles les enfants (ils ne sont pas bêtes !) S'ils entendent toujours parler des commandements de Dieu, de la prière... mais qu'à côté de cela "Papa et Maman n'ont confiance que dans leur voiture, ordinateur, médicaments, telle machine... tel ami... mais que Notre-Seigneur, alors même qu'il est intronisé comme Roi et comme Ami à la maison, n'est pas vraiment leur ami, à qui ils confient tout sans cesse, en qui ils font une confiance totale..." ; s'ils voient que leurs parents s'énervent au moindre problème qui arrive, notamment à ces machines chéries, et qu'ils sont incapables d'aimer le Bon Dieu au milieu de l'adversité, de ramener à la Croix : cela ne "marche" pas comme je veux, c'est Dieu qui le permet (pour m'éprouver, pour me faire mériter plus particulièrement, parce que j'ai une remarque difficile à faire à mon enfant...) Alors ils se disent : ça ne sert à rien que je fasse des efforts, la prière, c'est pour les petits, il n'y en aura plus besoin quand on sera grands, de même pour les efforts...

Volontairement le trait est un peu grossi, pour qu'on s'aperçoive de ce qui manque. On serait tentés de dire : mais c'est impossible alors... La réponse est : oui, sans la grâce de Dieu. Et on va la chercher dans les sacrements, dans la prière... et dans une vie qui s'applique à tout moment à rechercher ce qui plaît au Bon Dieu.



Dieu incarné

Dieu s'est incarné pour être auprès de nous à tout instant, pour que nous puissions l'aimer. Ce n'est pas une idée que j'aime, c'est une Personne, que j'aime, à qui je fais confiance, à qui je me confie aussi... Tout est là ! La seule passion que nous pouvons et devons opposer aux flots du monde, c'est une passion véritable pour ce Divin Ami. Il s'agit de nous appliquer jour après jour à le connaître, à pénétrer l'esprit de son Évangile, qui seul peut faire reculer notre esprit propre et celui du monde. L'esprit de Jésus, c'est l'amour de la Croix, dans lequel Il m'invite chaque jour à pénétrer davantage, à condition que je Lui sois docile et réceptif surtout au pied de sa Croix, continuée sur l'Autel.

S'il est une Personne qui a le droit d'avoir des amis, c'est bien Notre-Seigneur ! Un ami, c'est quelqu'un avec qui je peux partager mon esprit, mon cœur. Le Cœur de Notre-Seigneur, c'est sa Passion, sa passion pour son

Père, sa passion pour les âmes. Rien d'autre. Si donc je n'ai pas la sainte prétention de pouvoir partager cela avec Lui, je n'ai rien à partager, je ne suis pas vraiment son ami, et je ne vois pas bien comment je pourrais avoir plus confiance en Lui qu'en ce en quoi le monde met sa confiance.

Le voilà ce *moral* qui vainc toute résistance, et qui seul peut nous sauver... et sauver nos enfants. Un jour on demanda au Padre Pio quelle était sa dévotion préférée. Il s'arrêta, semblant contempler quelque chose, et murmura tout bas, comme s'il était en extase : le Visage de Jésus !

Que cela soit notre idéal, et celui que nous avons pour nos enfants, et le monde n'aura rien à nous opposer.

Abbé Louis-Marie Buchet †

Fatima, un message pour notre temps... (suite)

L'éducation de François et Jacinthe de Fatima

« *La valeur n'attend pas le nombre des années* » : cet adage, vrai aussi au plan surnaturel, s'est vérifié chez les deux petits cousins de Lucie : Jacinthe et François qui moururent, respectivement à 10 ans et à 11 ans, en odeur de sainteté.

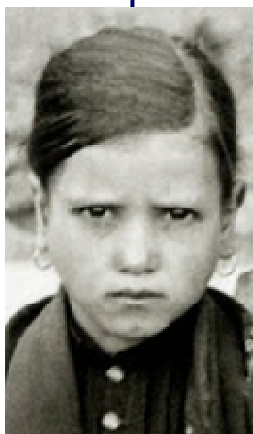
Il serait erroné d'attribuer aux seules apparitions de « la Belle Dame » leur sainteté de vie. Il est clair, en effet, que l'éducation exemplaire reçue dans le sein d'une famille profondément catholique contribua pour beaucoup à préparer le champ de leur âme aux grandes grâces qu'ils recevront à Fatima et auxquelles ils se montreront fidèles jusqu'au bout de leurs forces. D'autre part, il est certain que la pédagogie de Notre Dame peut et doit inspirer les parents soucieux de donner une éducation chrétienne à leurs enfants.

Ainsi, après nous être imprégnés de l'atmosphère très chrétienne qui régnait chez la famille Marto, nous étudierons les tempéraments respectifs et forts différents de François et de Jacinthe.

La famille Marto.

Le R.P. Fernando Leite, à la recherche d'éléments biographiques sur Jacinthe et François, interrogea Sœur Lucie sur leur vie de famille : « *Pour parler de l'ambiance de la famille que Dieu a choisie, parmi tant d'autres, pour nous donner cet ange terrestre que fut Jacinthe, je pense qu'on peut souligner l'honnêteté impeccable de cette famille, sa vie laborieuse, le travail des parents dans l'exact accomplissement de leurs devoirs afin de gagner le pain quotidien pour eux-mêmes et pour les enfants que Dieu avait voulu leur donner. Ils recevaient chacun d'eux, non comme un poids ou une charge, mais comme un nouveau don du Ciel par lequel Dieu enrichissait leur foyer, comme une nouvelle âme que Dieu leur confiait pour la conduire sur le chemin du Ciel. C'était un foyer modèle de paix et de joie, où tous s'entendaient bien, où tous s'aimaient,*

où tous savaient se sacrifier pour le bien des autres. Foyer où la foi était vive et intensément vécue, où l'on savait l'inculquer dans l'âme et l'esprit des enfants dès l'aube de leur vie. Foyer où l'on observait très exactement les commandements de la loi de Dieu et de l'Église. Le Dimanche, on ne travaillait pas ; on assistait avec zèle au Saint-Sacrifice de la Messe et les parents y emmenaient leurs enfants. Ils leur enseignaient les vérités de la foi et de la doctrine chrétienne dès l'âge le plus tendre, les faisant assister au catéchisme de la paroisse pour les préparer à la confession et à la sainte communion... Chez eux, les jeûnes et les abstinences, nombreux et rigoureux en ce temps-là, étaient scrupuleusement observés par toute la famille. Après le dîner, le père disait les grâces, il entonnait la prière et tout le monde suivait ».



Le respect des lois du mariage

Neuf enfants naquirent dans la famille Marto, sept dans la famille dos Santos, celle de Lucie. Les familles nombreuses étaient désirées et si les saintes lois du mariage n'avaient pas été respectées, comme c'est hélas le cas de nos jours chez tant et tant de couples, Lucie (7ème enfant), François (8ème) et Jacinthe (9ème) ne seraient pas nés !... Sœur Lucie, dans son dernier livre, « Appels de Fatima », écrit de belles lignes à ce sujet : « *Les deux foyers étaient bénis par le sacrement de Mariage ; et la fidélité entièrement gardée. Les enfants, que le Seigneur leur avaient concédés, étaient accueillis non comme une charge mais comme un don par lequel Dieu enrichissait leurs maisons, une nouvelle vie qui prolongera la leur, une nouvelle fleur qui s'épanouira dans leur jardin, le parfumera et le réjouira de ses arômes variés et des teintes de la jeunesse fraîche et souriante, une autre âme que Dieu confiait à leurs soins, afin que la guidant sur les chemins du Ciel, elle fût un nouveau membre du Corps Mystique du Christ et un chant de louange à son éternelle gloire* ». Dès le début de cet ouvrage, Sœur

Lucie raconte avec beaucoup de simplicité et de poésie combien sa famille et celle de François et Jacinthe vivaient unies dans la foi et l'amour de Dieu. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, ce sont des lignes à lire, à méditer, et à mettre en pratique pour que se multiplient les élus du Ciel !

La formation chrétienne

En voici un nouvel extrait, relatif à l'éducation religieuse : « (Les parents) avaient soin de porter leurs nouveaux-nés aux fonts baptismaux, pour effacer de leurs âmes la tache du péché originel et en faire des chrétiens, des enfants de Dieu et des héritiers du Ciel. Le baptisé, qui n'avait pas plus de huit jours, était motif d'une grande fête pour toute la famille : tous se réunissaient pour féliciter les parents, qui avaient été honorés par un nouveau don de Dieu.

C'était sur les genoux paternels et au giron maternel que les enfants apprenaient à prononcer le Saint Nom de Dieu, à lever leurs petites mains innocentes pour prier leur Père du Ciel, et à connaître cette autre Mère qui, serrant dans ses bras l'Enfant-Jésus, les accueillait aussi avec la même tendresse, puisque Elle est aussi leur Mère, plus puissante, sainte et belle que celle qui les berçait sur la terre. Ainsi, dans ces âmes délicates, pures et innocentes, croissait la lumière de la foi avec un tel éclat qu'elle rayonnait ensuite par tous les chemins de leur vie.

« (...) leurs parents se constituaient eux-mêmes leurs catéchistes (afin de bien leur faire apprendre le catéchisme reçu à la paroisse...à noter) à l'heure de la sieste ou le soir avant le coucher ». Cette tâche était généralement accomplie par M. Marto, à la différence de la famille dos Santos où c'était la mère de Lucie qui s'en chargeait. Il est certain que Dieu octroie une grâce d'état particulière aux parents pour transmettre à leurs enfants les vérités de la foi ; un mot de la maman sur les vertus de l'Enfant-Jésus, la dignité de Saint Joseph, les souffrances du Crucifié, la bonté de Notre Dame, restera indélébile pour toute leur vie. Cela se déduit aisément de la mission qu'ils ont reçu de les conduire sur le chemin du Ciel. « C'est un devoir sacré, insiste la voyante de Fatima, qui fait partie de la mission que Dieu a confié aux parents. (...) C'est aux parents qu'il revient de guider les pas de leurs enfants sur les droits chemins de la Loi de Dieu et de les confier à des maîtres compétents qui ne les en fassent pas dévier. En vérité, à quoi leur servira-t-il d'acquérir de grandes connaissances, s'ils viennent à perdre leur âme ? Celle-ci perdue, ils perdront tout, parce que la vie terrestre est rapide et vélocité comme le temps, alors que l'éternité est irrémédiable ».

Poursuivons le récit de Sœur Lucie : « Le jour de la première communion de chacun de leurs enfants se revêtait d'une joie solennelle et intime pour toute la famille, parce que Dieu visitait une fois de plus leur foyer, s'unissant en une réelle rencontre avec l'un de ses membres ; l'âme innocente que Dieu leur avait confiée revenait vers Lui ».

La sanctification du Dimanche

« Le précepte dominical était entièrement observé, tant les Dimanches que les jours de précepte. Le matin,

tous assistaient à la Sainte Messe. L'après-midi était un temps de repos : la jeunesse se réunissait et se divertissait, joyeuse, dans la cour, à l'ombre des grands figuiers, sous l'œil vigilant des parents lesquels, à part, conversaient sur leurs travaux champêtres, jouaient aux cartes, etc. Au coucher du soleil, quand les cloches de l'église sonnaient les Ave Maria (l'Angelus), tous se levaient, se découvraient, priaient et se quittaient avec le traditionnel « adeus ». C'était l'heure de rentrer à la maison et de dîner en famille, après un jour heureux où tout s'était bien passé, la conscience en paix, pour avoir accompli la Loi du Seigneur et récupéré ses forces physiques pour que le jour suivant, très tôt, chacun reprenne ses tâches avec un courage renouvelé. Le dîner terminé, le père entonnait l'action de grâce, et plusieurs Notre Père, Je vous salue Marie et Gloria Patri à toutes les intentions qu'il indiquait. Ensuite, la mère dirigeait le chapelet, ou la couronne des sept mystères de Notre Dame des Douleurs. Puis, suivaient quelques moments de conversation, ou de répartition des travaux du lendemain, et ... repos, car la nuit était courte ».

Une éducation solide

La bonne formation religieuse reçue chez la famille Marto, à la portée de tous les parents chrétiens, s'accompagnait, bien sûr, d'une bonne éducation ; « La grâce ne supprime pas la nature, mais la perfectionne ». Le chrétien et l'homme sont une seule et même personne, on ne peut prétendre sanctifier l'un sans chercher à épanouir l'autre. Un baptisé « mal élevé » n'est pas loin d'être aussi « bancal », sinon monstrueux, qu'un humaniste sans Dieu. Ce n'est pas parce qu'un enfant « est inscrit au catéchisme », va à la Messe tous les Dimanches et a un chapelet dans la poche qu'il n'est pas tenu de respecter ses parents, de ranger sa chambre et de bien faire ses devoirs de classe. Ce simple bon sens apparaît clairement chez les parents de François et Jacinthe.

Le P. De Marchi eut à ce sujet un entretien avec le chef de famille, « Ti » Marto qui lui dit : « Il y a toujours de la tranquillité dans cette maison, disait-on, il y avait là cependant une bande de huit enfants. Mais je tenais à ce que tout marche droit. Une fois, il arriva que quelqu'un entra à la maison pour traiter de je ne sais quelle affaire. Les petits nous dérangeaient et se disputaient. Je le supportai sans les gronder. Mais dès que le visiteur fut parti, je me tournai vers eux, et, très sérieusement, en les menaçant du doigt, je leur dis : Si cela recommence une autre fois, vous verrez ce qui arrivera ! cela suffit à les calmer. Depuis lors, quand un étranger venait à la maison, ils s'empressaient de sortir... Si un coup d'œil ne suffisait pas à les faire tenir tranquilles, c'était une bonne volée qui arrivait, mais cela très rarement, et quand c'était vraiment nécessaire... Ce n'est pas parce qu'un âne donne une ruade qu'on va lui couper aussitôt la jambe !

(...) Je me rappelle qu'une fois, j'étais avec quelqu'un, et il s'agissait pour mon fils de rendre un service. Mais Francisco s'entêtait à ne pas bouger. Je ne sais ce que je sentis se remuer là-dedans, mais je ne pus me contenir, et je lui criai en colère « Tu vas y aller !.. ». Cela suffit à le faire partir, en courant comme un trait.

Si je voyais qu'il y avait de la bagarre, continue



« Ti » Marto, si les choses tournaient mal, la correction ne manquait pas d'arriver. Ils étaient battus !... Et quand deux d'entre eux se disputaient, et que je ne savais pas qui avait tort ou raison, chacun, sans plus, attrapait une gifflée pour se consoler. Pour éduquer une pareille bande, conclut M. Marto, il faut bien être un peu raide. Il ne s'agit pas de planter seulement des choux et des pommes de terre ».

Un Platon se réjouirait d'une telle éducation : « Lorsque les pères s'habituent à laisser faire les enfants, lorsque les fils ne tiennent plus compte de leurs paroles, lorsque les maîtres tremblent devant leurs élèves et préfèrent les flatter, lorsque finalement les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent plus au-dessus d'eux l'autorité de rien et de personne, alors, c'est là en toute beauté et en toute jeunesse le début de la tyrannie ».

Sauvegarder l'innocence des enfants

« Rien ne devait ternir leur innocence. (...) Qui donnerait aux vêtements actuels ne serait-ce qu'une ombre de la modestie de ceux que nous portions alors ! (...) Le vêtement, poursuit Sœur Lucie, ne nous a pas été donné par Dieu comme un ornement au service de la vanité et de la légèreté humaine, mais bien comme une défense contre le péché, comme un signe de pénitence et de châtiement pour le péché commis, et pour qu'il nous rappelle les lois de Dieu que tous nous devons accomplir. (...) De plus, le vêtement modeste avec lequel nous devons nous couvrir est un signe distinctif qui nous distingue dans l'immoralité régnante et par lequel nous donnons un véritable témoignage du Christ ».

« Trompeuse est la grâce, vaine est la beauté, la femme qui craint Dieu est digne de louanges ».

L'amour de la nature

Certes, le contexte habituel de travail et de jeux des petits bergers était la campagne : « Initiés dès l'âge tendre à la vie pastorale, raconte Lucie, ils grandissaient et se développaient en respirant l'air pur des champs, l'arôme des fleurs de la montagne, de la bruyère, du romarin et du genêt qui naissent dans le maquis, des pins, des eucalyptus qui couronnent les collines, des chênes et des oliviers qui s'étendent sur les coteaux, des immenses châtaigniers et des arbres fruitiers qui apparaissent dans les campagnes et ornent les jardins... » ; et Sœur Lucie d'évoquer ensuite les « chants joyeux des oiseaux, la course vertigineuse des renards et des lièvres »...

La beauté et les réalités de la création ne peuvent que contribuer à l'épanouissement d'un enfant qui, instinctivement, remontera à l'Auteur de toutes choses ; le sens du réel, de sa petitesse devant l'univers, la contemplation de l'ordre de la création, lui donneront « la nostalgie du surnaturel, que la grâce lui fait deviner comme étant d'une richesse et d'une beauté plus grandes encore ».

Ainsi, François et Jacinthe ne se lassaient pas d'admirer le ciel immense et les étoiles, « les lampes que Notre Dame et les Anges allument », de s'émerveiller

devant le soleil, « la lumière de Notre Seigneur », surgissant derrière les coteaux. Jacinthe lui préférerait toutefois la lune, « la lumière de Notre Dame qui ne brûle et n'aveugle pas ».

Alors, « leurs âmes pures brillaient comme la lumière du soleil, le sourire de leurs yeux était pur comme l'eau cristalline des sources, et le ciel leur réservait une espérance plus élevée, un regard plus profond, que leur inspirait la foi »...

L'esprit de pauvreté

Les parents Marto n'habitèrent jamais leurs enfants à s'attacher aux biens de ce monde ; bien sûr, ils n'étaient pas riches, mais il peut exister, même chez les pauvres, une souffrance de ne point posséder, une avidité d'acquiescer, une crainte démesurée de perdre ce qui leur appartient : ils deviennent alors des riches, au sens évangélique, c'est à dire des personnes soumises en esprit à la matière. Une des conséquences de l'avarice est l'égoïsme. Or point d'égoïsme chez les Marto, parce que point d'attachement aux biens de ce monde. Au contraire, l'esprit de pauvreté engendre tout naturellement la charité, le prochain comptant

plus que le bien matériel. Une charmante petite anecdote illustrera ce propos : « Permettez que je vous raconte un petit fait (...) que ma mère, émue, répéta plusieurs fois. Elle savait combien sa petite dernière (en l'occurrence Lucie, mais ses cousins étaient élevés dans le même esprit) aimait les fruits. Un jour elle observa comment elle guettait avec enthousiasme l'apparition des premières figues ; dès qu'elle remarqua que l'une était déjà mûre, elle cueillit à la dérobée et, en courant, vint à la maison l'apporter à sa mère pour que celle-ci fût la première à la manger. Émue, elle prend alors le cadeau dans les mains, embrasse sa fille et lui dit de le garder pour le partager le soir avec son père et ses frères et sœurs. Une figue pour tous, ce n'était rien, mais l'amour, qui accompagna la petite portion qui revint à chacun de la première figue mûre de cette année, était grand, et c'est cela qui rendait chacun heureux, et donnait de la joie et de la satisfaction » ; il faut prendre ce dernier mot au sens étymologique : « faire que l'on ait assez », car la charité est plus grande que le don lui-même. « Dans nos foyers, écrit Sœur Lucie, il n'y avait pas d'abondance de biens terrestres, que le monde prise tant ; mais, avec le peu de nécessaire pour chaque jour, la paix régnait avec la joie et l'amour, fruit de la compréhension mutuelle, de pardon réciproque et d'oubli des déficiences inhérentes à la faiblesse humaine. Ainsi, tous étaient heureux ; tous se sentaient bien, parce que chacun cherchait à servir et à réjouir ses parents et ses frères. Alors, peu suffisait pour beaucoup, parce que mis en commun : Tout était à tous ».

C'est dans un tel foyer, où régnait l'ordre voulu par le Bon Dieu, sous la douce et ferme autorité de parents exemplaires, que s'épanouirent François et Jacinthe, deux enfants aux tempéraments bien différents. (à suivre...)

Abbé Bertrand Labouche †

